

EN

DIRECT...

... de côte d'ivoire

images de la ville d'Abidjan, vue par les écoliers

Pour étudier l'image que les enfants se font de la ville (1), des instituteurs ont accepté, en mai 1973, de demander à leurs élèves : « Décrivez la ville d'Abidjan en énumérant ce qui vous paraît le plus important. Indiquez les quartiers que vous connaissez et dites ce que l'on trouve de particulier dans chacun d'eux. Décrivez votre quartier avec ses éléments les plus importants. Vous pouvez joindre à votre rédaction tous dessins ou plans qui vous paraîtront intéressants. »

Dans les CM1 et CM2 de trois écoles (Ecole de Yoro Sangare de Marcory, Ecole des Deux-Plateaux, Ecole de Cocody Est) 269 devoirs ont été rassemblés (144 garçons, 125 filles). Le nombre de dessins est faible (64), les garçons en ayant fait davantage (40). Parmi les illustrations : 8 sont

simplement décoratives (fleurs), dont 7 pour les garçons — 11 maisons du type le plus classique avec toit à deux pans (6 garçons) — pour les plans (18), les garçons sont en majorité (13) — pour les vues cavalières (10) la répartition est partagée (garçons 6) — pour les dessins de monuments enfin (17), les filles dominent (9).

A Bouaké, de la même façon 30 devoirs ont été recueillis sur la ville (21 garçons).

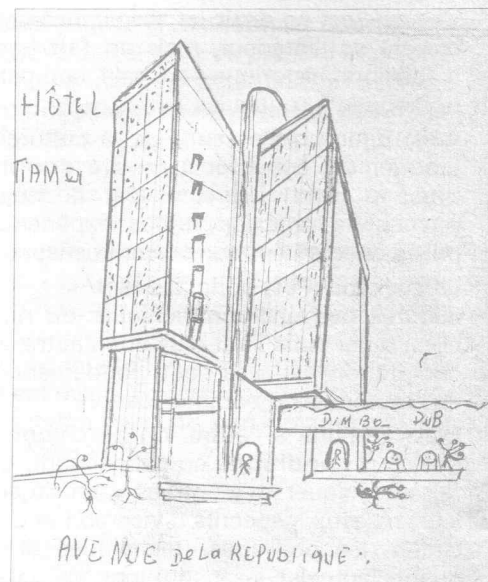
En 1971 à Bangui la même expérience avait été faite (2).

Avant d'analyser les idées des enfants sur la ville, nous tenterons de voir comment ils perçoivent l'espace. Puis à travers leurs devoirs, nous verrons ce qu'ils disent de leur ville et les éléments qui leur paraissent marquants : ainsi se dessinera une hiérarchie parmi les quatre fonctions de la ville que distinguaient les urbanistes de la Charte d'Athènes : habiter, travailler, circuler, se cultiver.

connaissance globale de la ville et perception de l'espace

Les enfants ont de leur ville une bonne connaissance. Ils en énumèrent de nombreux quartiers. Pourtant la connaissance n'est pas liée au prestige de ces quartiers. Le Plateau est cité le plus souvent, Treichville vient ensuite puis Adjamé. Des quartiers éloignés sont cités (Port-Bouët ou Vridi). On peut s'étonner de voir citer Bingerville neuf fois ou Abobo treize fois. Les relier à la capitale alors qu'ils sont éloignés de 20 km pour Bingerville et de 12 pour Abobo, révèle une perception particulière de l'espace.

L'espace semble appréhendé par une série de percées linéaires, comme à la suite d'une promenade au long d'une route. Les enfants perçoivent-ils l'espace directement comme on peut le faire d'un point élevé d'où l'on voit l'ensemble de la ville ? A Abidjan cela est aisé, puisque la lagune donne des vues très étendues sur les divers quartiers. Il ne semble pas cependant que ce mode d'appréhension soit fréquent.



... à côté du stade, nous l'avons l'hôtel Tiama...

Les repères permettant de se reconnaître dans la ville sont des éléments mineurs : des boutiques plutôt que de grands immeubles. Ceux-ci pourtant ne manquent pas et leur originalité architecturale les met en valeur. La tour de la télévision (citée 79 fois) est probablement dans ce cas. Mais ils sont plus souvent au cœur des quartiers qu'ils symbolisent plutôt qu'à leur limite. On peut se demander d'ailleurs si certains édifices ne sont pas trop grands. Tout se passe comme si les enfants étaient naturellement myopes et ne voyaient par certains bâtiments qui paraissent frappants : les ponts ne sont cités que 46 fois, la Caisse de Stabilisation, 30, les Grands Moulins 26. L'ensemble urbanistique constitué par les beaux bâtiments de la Poste et de l'Electricité, par la Place de la République, le pont, l'échangeur qui y mène et l'obélisque qui en ponctue l'entrée n'est cité que 13 fois. On a remarqué que l'urbanisme du piéton n'était pas à la même échelle que l'urbanisme de l'automobiliste. Peut-être celui de l'enfant sélectionne-t-il des rythmes à une échelle particulière. En effet la Place de la République est certainement appréciée par la population adulte. A Port-Bouët, j'ai constaté que les photographes se servent de peintures représentant cette place et ses échangeurs comme toile de fond pour des portraits.

(1) Dédié en remerciement aux enseignants et aux écoliers qui ont bien voulu m'aider par leurs réponses. Pour les légendes des dessins, nous avons gardé l'orthographe des enfants.

(2) Secrétariat des Missions d'Urbanisme et d'Habitat - 11, rue Chardin. Bulletin trimestriel n° 68, janv. 1972.

Il y a quelques années, la vue des immeubles à étages suscitait l'enthousiasme; tout cela est bien dépassé. Les yeux s'y sont habitués. Par contre il semble bien qu'un certain laps de temps soit nécessaire avant que les objets ne soient perçus. C'est ainsi que des architectures originales ne sont pas citées alors qu'en toute logique elles devraient avoir frappé les imaginations. C'est pourquoi la « Pyramide » n'est citée que 6 fois et « l'immeuble des Finances », une seule. Les échangeurs, dont le dessin abstrait paraît frappant, dont l'appareillage technique est fort beau, ne sont pas remarqués. Faut-il des esprits déjà habitués à l'abstraction pour les remarquer ?

fonctions urbaines et leur hiérarchie

L'analyse des textes permet de noter ce que les enfants savent de leur ville, ou plus précisément ce qu'ils croient digne d'être cité. Ces éléments très divers peuvent être comptabilisés en eux-mêmes. Et l'on saura que les marchés sont évoqués 129 fois, le « commerce » 119, l'horlogerie 4, les stations services 7. Ne vaut-il pas mieux tenter de regrouper ces thèmes et, pour prendre l'exemple ci-dessus, compter ensemble tout ce qui a trait à la vie économique. Mais certains éléments sont ambigus. L'Hôtel Ivoire par exemple peut être considéré comme un repère dans l'espace, comme un ensemble d'objets d'art, comme un instrument de prestige international. Il faut alors reprendre les éléments en compte plusieurs fois pour comparer les « fonctions urbaines » à la fois ressenties et exprimées par les enfants. Ces regroupements sont évidemment arbitraires : les fleurs et les jardins sont mis à la fois sous la rubrique « habitat », sous celle de « l'esthétique », sous celle de la « nature ».

Sous ces réserves, il semble que le thème le plus important soit celui de l'esthétique avec 507 mentions. Le thème économique vient ensuite (474). Les repères (426) puis l'habitat (409). Le thème « distraction » vient après (376). Sous le titre « relations internationales » on peut regrouper 329 mentions. Le thème « trans-

port » en rassemble 302. Etat ou Administrations Publiques (283), Culture (239), Nature (201). Sous le titre de la Santé on peut réunir 103 mentions et sous celui des Relations Sociales 28.

Tenons-nous là l'ordre dans lequel les intérêts ou les préoccupations se hiérarchisent dans l'esprit du public ? Ce serait trop beau d'atteindre à un tel résultat.

En comparant cette totalisation avec celle que l'on peut faire pour Bangui, on est surpris de la similitude des rangs obtenus. Les seules différences marquées sont « la Nature » qui est au 3e rang à Bangui et au 10e à Abidjan et les « Relations Internationales » (6e rang à Abidjan et 9e à Bangui). Le total de la rubrique « Nature » s'explique aisément : à Bangui, le fleuve est souvent cité et il est probablement un élément d'orientation autant qu'un élément de la nature. Alors qu'à Abidjan les repères dans l'espace sont plus souvent les gratte-ciel.

Par contre les différences de classements avec Bouaké sont frappantes. A Bouaké l'économie vient en tête, puis la culture, les transports, les distractions, l'esthétique, la santé, la nature, l'habitat. L'Etat est fort loin sur la liste, juste avant la fonction de repère et les relations internationales. Certaines différences s'expliquent bien. Bouaké n'a pas de rôle politique important : relations internationales, état y sont peu mentionnés. Ville moyenne, on peut l'appréhender sans repères. Les problèmes d'habitat sont probablement moins aigus que dans une très grande ville. Les efforts d'art urbain étant moins marqués, le thème « esthétique » y est secondaire.

Pour un examen plus détaillé, adoptons l'ordre préconisé par Le Corbusier.

● Habiter :

A propos de la fonction d'habitat, une première remarque s'impose. Les immeubles à étages ne sont pas cités plus souvent que les villas. Alors qu'à Bangui les « étages » polarisaient l'attention, ici les « tours », infiniment plus nombreuses, ne sont qu'un élément parmi d'autres. Abidjan est une ville en pleine évolution : les enfants en sont bien conscients. Non seulement ils connaissent les quartiers nouveaux, pavillons ou collectifs, mais ils citent les noms des Sociétés de

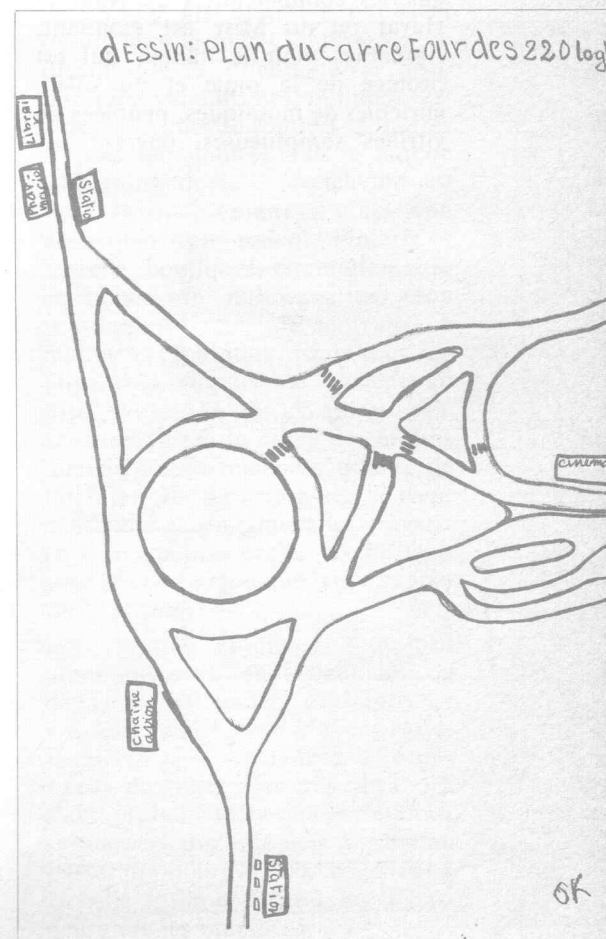
construction (SICOGI; GFGI; SOGEFIMA). Les perfectionnements techniques retiennent peu l'attention (ascenseurs : 3, climatiseurs : 5, porte automatique : 1).

A Bouaké, les enfants connaissent le travail de construction et de rénovation qui est fait dans leur ville. Les « maisons en ciment et en étages » ont bien été citées, mais moins souvent que les villas. Celles-ci sont-elles donc plus prestigieuses, même dans une ville moyenne où l'on pouvait croire que les bâtiments à étages sont encore nouveaux ?

● Travailler : vie économique et politique

La fonction économique de la ville est plus importante. La ville est le lieu du commerce. Malgré l'attention qui lui est accordée dans les décisions gouvernementales ou dans la presse, l'industrie apparaît loin derrière les marchés ou les boutiques qui laissent admirer tant de richesses sur les étalages.

... j'admire beaucoup, c'est la nouvelle route qui passe devant le lycée technique et qui descend du côté des 220 logis...



Cependant l'importance accordée à la nourriture montre que les besoins élémentaires restent encore primordiaux. Les boutiques de luxe, les horlogeries, les coiffeurs, ne sont mentionnés que par 10 sujets. Les librairies sont souvent citées (22). Le besoin de culture qu'elles matérialisent est-il si vif que leurs devantures soient vues plus souvent que d'autres ? Ou faut-il penser plus modestement que les librairies, rares dans la ville, sont des repères commodes. L'évocation fréquente des pharmacies laisserait supposer que ces établissements apparaissent indispensables. Notation qui confirme le souci que les Africains ont de leur santé. L'évocation des garages et des stations-services (9) amène à penser que les enfants sont moins amateurs de mécanique que ceux d'Occident. Banques et Assurances (18) sont peut-être citées plutôt pour l'importance de leur construction et pour le rôle de repère que jouent leur siège. Nos élèves ont apprécié la flânerie dans les Monoprix, Printania et autres magasins où l'on peut accéder aux rayons, voir et toucher vêtements et jouets. Mais le petit nombre de réponses mentionnant les galeries commerçantes du Nour el Hayat ou du Misr est étonnant. Agréables pour le flâneur qui est protégé de la pluie et du soleil, enrichies de mosaïques, peuplées de vitrines somptueuses, ouvrant sur

d'agréables petits jardins, ces centres commerciaux sont rarement cités, alors que les Galeries de l'Hôtel Ivoire sont mentionnées. La publicité faite autour de ce bâtiment, son prestige, nourrissent une aura de snobisme à son propos. La qualité des éléments décoratifs (céramiques murales, grilles de fer forgé) peut jouer aussi. Il faut dire aussi que la nature de l'échantillon choisi peut fausser les perspectives en soulignant l'intérêt de « l'Ivoire ». Une des écoles en est assez proche, une autre (Deux-Plateaux) n'en est pas bien éloignée. Surtout, les catégories déshéritées de la population (Port-Bouët, Abobo-Gare, ou à un moindre degré Adjamé) ne sont pas représentées. On peut penser que les enfants de milieux favorisés circulent sans timidité alors que de très pauvres seraient gênés et que, vêtus de loques, ils n'oseraient entrer dans ces galeries.

Telle que la voient les enfants, la fonction économique de Bouaké paraît différente et plus « sérieuse » si l'on peut dire. La consommation domine encore (38), mais la production joue un grand rôle : Usines (15), Garages (9). Si l'on en croit les devoirs, les marchés ne prennent pas, dans l'esprit des enfants, le relief qu'ils ont à Abidjan. Dans la capitale, en effet, ce sont des repères caractéristiques, des quartiers ; leur originalité architecturale en fait d'ailleurs des monuments remarquables d'où leur 125 mentions. La boulangerie est la boutique la plus souvent évoquée (9), avant le Monoprix (7), la chaîne Avion (2) ou les magasins divers (6). Cette hiérarchie témoigne probablement d'un niveau de vie assez peu élevé où l'alimentation reste la préoccupation centrale. On peut penser que, ravitaillés en produits locaux par le marché, les enfants ne sont pas encore rassasiés de cette nourriture européenne que représente le pain. La pharmacie reste un point de référence.

Capitale de l'Etat, la ville n'est pas perçue dans cette fonction abstraite. La mention en premier de la Présidence de la République (des bureaux, de la Résidence...) est normale : la personnalité des chefs d'état dans toute l'Afrique explique cette primauté. L'Hôtel de Ville et les délégations de Mairie témoignent de la présence administrative au niveau du public (53). L'Assemblée Nationale (39), les Ministères (36), le

Palais de Justice (9) témoignent d'une certaine connaissance de l'organisation administrative (à moins que l'originalité des architectures n'expliquent l'attention qui leur est accordée).

La Maison des Congrès vient en bon rang (36). N'est-ce pas un témoignage de l'intérêt pour tout ce qui est rassemblements spectaculaires. Police, armée, commissariats (20) reflètent vraisemblablement le goût de l'uniforme et, dans une certaine mesure, l'influence de l'Administration à qui les petites gens ont si souvent recours pour des papiers d'état-civil, des copies conformes, des différends de voisinage. A Bouaké où l'Etat est assez peu présent le Commissariat et la Mairie avec ses antennes viennent à égalité (5 et 6), Tribunal et Préfecture (1 chacun) sont loin derrière.

La Santé tient à Abidjan une place très secondaire, alors qu'à Bouaké hôpitaux, maternités, dispensaires sont cités avec soin. Confort de nouveaux citoyens qui s'émerveillent encore alors que les gens des capitales sont habitués.

● Circuler :

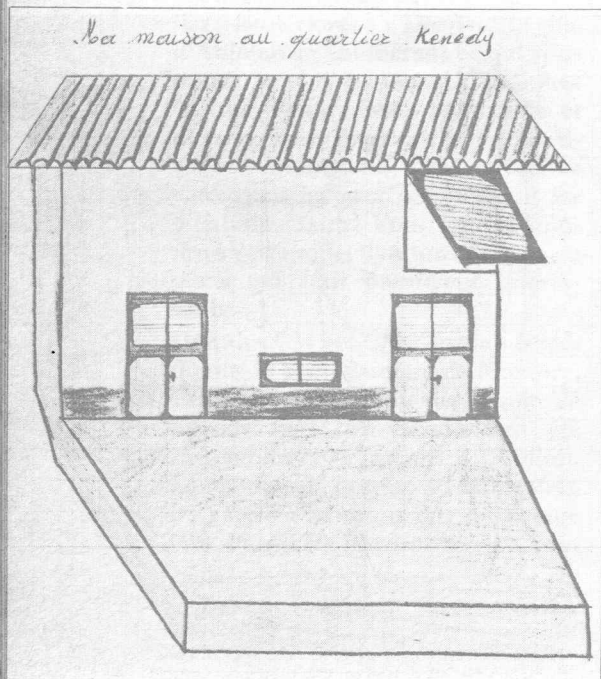
Le réseau routier vient en tête (62). Le goudronnage, apprécié quand il est une nouveauté, n'est mentionné que 16 fois à Abidjan et 15 à Bouaké. Les autos ne suscitent probablement pas la même passion que parmi les enfants français (29 à Abidjan, 3 à Bouaké). L'autobus est simplement cité (6). La gare routière (5 et 3) symbolise probablement les voyages lointains. Le chemin de fer (55 à Abidjan et 6 à Bouaké) jouit du prestige de la puissance : une locomotive tirant un train est plus majestueuse qu'un camion. Les protestations devant des menaces de suppression de lignes l'ont montré en 1950 au Togo.

On aurait pu s'attendre à ce que les ponts sur la lagune, les échangeurs (46 et 5) recueillent des mentions plus nombreuses.

Les enfants songent rarement aux ports de pêche et de commerce (52), au Canal de Vridi (26), alors que l'activité maritime est intense. Si les navires de charge ne sont pas visibles de très près, séparés par la zone douanière, on les voit depuis le pont ; et le port au bois est largement visible. L'intérêt accordé n'est pas du tout en rapport avec l'utilisation.

... c'est le quartier Kennedy : dans ses maisons on voit des lumières par toutes les rues...

Ma maison au quartier Kennedy



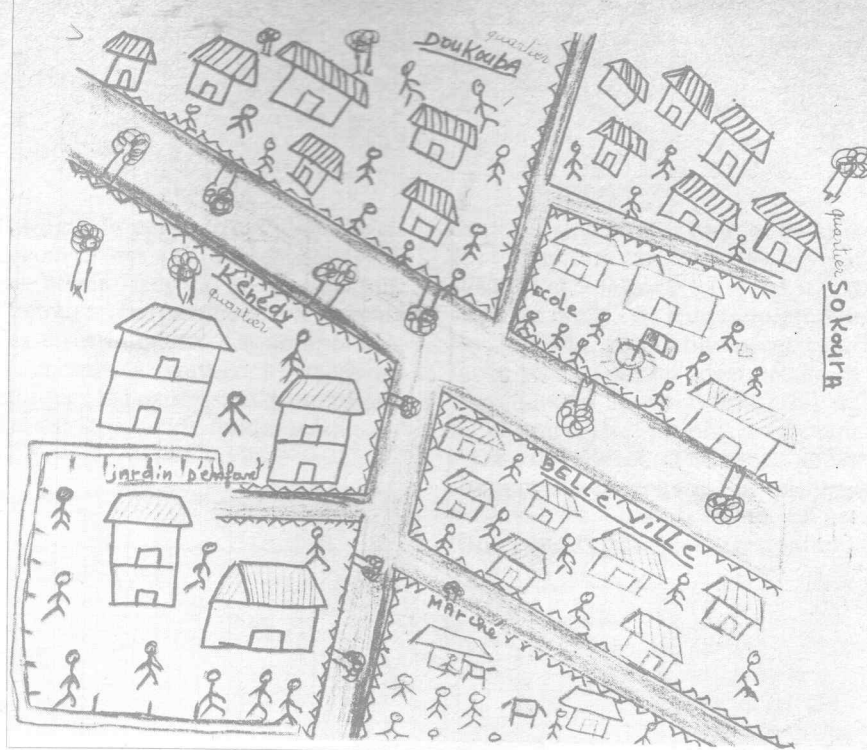
• Se cultiver

A propos de la « culture », c'est la mention des écoles qui domine : l'enfant retrouve son univers. Les églises (35) passent bien avant les mosquées (6) à Abidjan, alors qu'à Bouaké le classement se trouve inversé (mosquées 6, églises 3). Cette classification traduit probablement la répartition des croyances. 4 réponses seulement citent des statues ou le Monument aux morts, soit beaucoup moins qu'à Bouaké où 3 mentionnent l'Eléphant, sculpture de ciment symbolisant le Parti.

Les distractions citadines sont nombreuses. L'Hôtel Ivoire (Galerias, Jardins, Jeux de boules, bateaux) vient en premier rang, bien loin devant le sport (70 et 2) ou le cinéma. A Bouaké la classification est plus originale : sports et cinéma viennent à égalité (12); la fête au sens traditionnel (Carnaval, danses) et au sens occidental (Bars, dancings) s'équilibrent aussi. Mais le zoo a une grande importance proportionnelle.

Les notations esthétiques ont une grande place et cela n'est pas dû seulement au regroupement artificiel de thèmes divers. En effet le style même des rédactions ne trompe pas : « des arbres bien taillés en rond comme des bouquets de fleurs » — « d'harmonieux boulevards » — « de larges rues barrées des deux côtés par des fers magnifiques » — « quand on traverse la ville d'Abidjan, on a l'impression que nous sommes au Paradis ».

La propreté (21), l'ordre, l'alignement (24), les lumières (38), sont les éléments dominants de cette beauté. Cette rigueur dans les conceptions esthétiques peut étonner si l'on se souvient que l'Art africain est en général expressionniste et paraît se soucier bien peu de symétrie, de rigueur dans les proportions et de toutes les contraintes à la spontanéité qui ont fait la grandeur et l'ennui du style Louis XIV. Les compositions architecturales ont leur place tandis que les compositions urbanistiques semblent un peu oubliées. Leur échelle est peut-être trop grande pour des enfants. L'intensité de la vie, l'« ambiance », entre aussi pour une part dans les appréciations esthétiques. C'est ici qu'il faudrait introduire une discussion sur l'art, au sens étroit du mot, dans la ville. Nous avons évoqué plus



... Bouaké est situé au centre de la Côte d'Ivoire. C'est une ville moderne avec ses boulevards et ses routes goudronnées...

haut quelques sculptures. Ajoutons seulement ici la remarque d'un enfant à propos des « beaux murs de l'Université » ; il a observé un travail original de briquetage en relief.

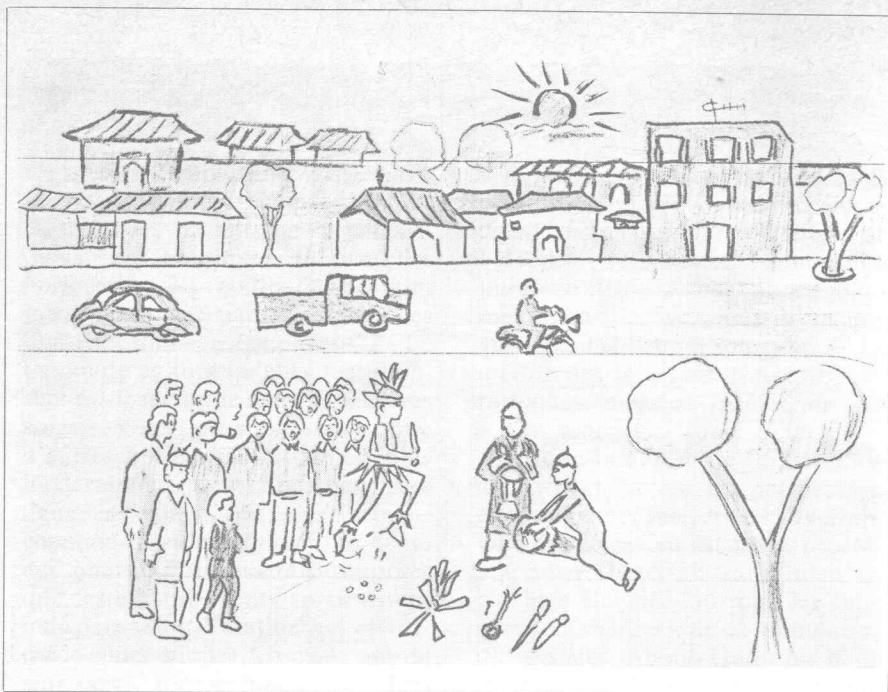
Le rôle de la ville dans les relations internationales est profondément ressenti. A Abidjan les divers hôtels sont souvent cités. A Bouaké aussi « ville de la Paix, de la Fraternité, de l'Amitié ». On pourrait peut-être trouver là-dessous un complexe psychanalytique : « voir — être vu ». L'importance donnée aux ambassades, aux étrangers (dont on imagine le jugement) ressortirait de cet ensemble. Plutôt qu'une explication psychologique ne faut-il pas y voir le sens africain de l'hospitalité et l'accroissement de prestige qui va à celui qui la dispense largement.

la vie des quartiers

Les enfants connaissent bien les différents quartiers, mais ils ne font pas entre centre et quartiers la distinction que nous avions cru noter à Bangui : le Plateau n'est ici qu'un quartier comme un autre. Il est probable que les limites des quartiers sont mal définies, que le quartier n'est pas une entité claire. Nous avons noté plus haut qu'Abo-bo ou Bingerville sont confondus avec Abidjan. Il est à peu près certain qu'Adjamé ou Treichville absorbent de la même façon ce qui les entoure ou les constitue : Mar-

cory, les Deux Plateaux ou Attiecoube. Les quartiers les plus prestigieux sont les plus souvent cités : le Plateau, Cocody « quartier des grands types » comme écrit un enfant. Mais un autre estime que ce sont « les enfants de Cocody qui sont les plus bandits ». Le Commissaire de police du quartier exposait devant moi la même impression en disant que la « délinquance juvénile » (les vandalismes, minimes larcins, emprunts de voitures ou autres sottises semblables) était le fait de « blousons dorés ». Treichville est jugé favorablement : c'est son animation qui retient l'intérêt : marché, boutiques, circulation, bar et boîtes de nuit assurent son prestige. Adjamé, au contraire, a mauvaise réputation. Mais tous ces jugements moraux ne portent au total que sur 16 cas, ce qui est peu. D'autres disent la saleté de certains quartiers et la mauvaise qualité de l'habitat. Ils parlent assez souvent d'Adjamé et soulignent les travaux en cours pour « casser les huttes » avec la satisfaction que laisse supposer la phrase.

Les notations ethniques sont peu nombreuses et, sauf dans un ou deux cas, strictement descriptives : « A Adjamé il y a des Maliens et des Guinéens » — Un enfant note que « ceux du Niger sont très sales » ; il s'agit probablement de ces migrants saisonniers qui viennent à Abidjan passer un mois ou deux, couchant à la belle étoile et faisant les débardeurs sur les marchés.



... Sokoura est le quartier le plus animé. Chaque soir des petits groupes animés se forment pour chanter et danser...

Mais la vie de quartier, avec ce qu'elle peut avoir de chaleur et d'intimité n'est pas évoquée. A Bangui les enfants en avaient parlé de façon fort intéressante évoquant, d'une manière bucolique, les animaux, les relations familiales et sociales. Ceux de Côte d'Ivoire ont négligé ce sujet restant dans une énumération abstraite.

La nature elle-même est détachée du quartier : il n'y est plus guère question de jardin ou de volailles (2 fois à Abidjan en face de 94 à Bangui), mais d'une nature urbanisée (jardins publics 65, fleurs 26, arbres des avenues 28). La mer (42), la lagune (37) appartiennent à un univers évidemment plus large que le quartier.

A Bouaké, ville de 100 000 habitants, l'atmosphère est certainement différente et plus proche de la tradition villageoise. Pourtant si jardins et fleurs sont cités (6 et 1 fois), si deux enfants évoquent le camp militaire où l'on va cueillir des mangues, nul ne fait mention de jardinage. Si le zoo est cité (4 fois), il n'y a plus d'animaux familiers.

A Bangui la description du quartier avait été proposée en premier alors qu'à Abidjan, croyant mieux rédiger le « sujet » je l'avais relégué dans la deuxième partie de la phrase. Les petites mains d'élèves du CM1 ou CM2 se lassent vite du porte-plume et l'énumération des splendeurs de la ville a fait oublier le quartier, ou, plus précisément, a amené à le traiter comme l'ensemble de la ville en indiquant seulement les boutiques importantes.

Il est possible que la vie de quartier soit peu intense à Abidjan. La concentration de la population est très forte en effet : Treichville ou Adjamé forment des blocs sans interstices. La masse totale de la population de ces quartiers est telle qu'ils ressemblent à de véritables villes avec les foules anonymes qui s'y pressent.

Mais les enfants de Bouaké n'ont pas davantage répondu. Il eût probablement été préférable de séparer totalement les questions et de demander deux devoirs distincts. Alors que d'après les devoirs collectés à Bangui, la vie urbaine se trouvait équilibrée par une vie quasi villageoise des quartiers, Abidjan ne donne pas cette impression. La différence est-elle due à un fait d'urbanisme, l'énormité des quartiers abidjanais, ou à une structure ? La vie communautaire à l'intérieur de ces quartiers immenses ne trouve guère ses cadres, politiques ou culturels. La différence vient-elle d'une évolution plus poussée dans le sens de l'urbanisation ?

Citadins plus conscients, les enfants d'Abidjan sont habitués aux formes nouvelles d'habitat. Le prestige des « tours », des « étages » est réduit. Devenant nombreuses, elles ne suscitent plus l'étonnement. Leur beauté sobre n'est peut-être pas perçue. L'habileté technique de leur architecture reste hors d'atteinte, sans susciter l'émerveillement. Accessibles aux Africains, les « Tours des 220 » sont des locations en appartements à loyers modérés, elles n'ont plus le mystère et le charme des

« cités interdites ». En opposition, l'élégance des villas officielles a créé un attrait nouveau pour cette forme d'habitat.

L'élément urbain le plus souvent mentionné est l'Hôtel Ivoire. Très élevé certes, mais non le plus élevé des bâtiments. Il ne peut avoir pour les enfants un rôle économique quelconque : c'est un instrument de prestige national, un objet de luxe, un centre de loisirs. Il faut constater que les réponses laissent deviner que pour les enfants les choses de l'économie passent après l'esthétique et le sens national, si l'on regroupe sous cette rubrique tout ce qui concerne le gouvernement et le prestige international. Si l'on regroupe les divers éléments de culture, sports, enseignement on aurait ainsi un total (615) supérieur à l'économie et l'habitat. Encore l'économie dont il s'agit est-elle plutôt une « fête » de consommation : contemplation des vitrines, promenade à travers les objets exposés... Cet aspect de fête peut se deviner aussi à travers des remarques sur les relations internationales, sur les grands personnages de l'état, véritables « stars » sur qui, comme sur les vedettes du sport ou du cinéma, se cristallisent toutes sortes de rêveries.

Dans ce monde irréel, détaché du quotidien, la maison doit pouvoir représenter un pôle de réalité. Le voisinage, plus limité que le quartier, mais plus large que la famille citadine, est-il capable d'intégrer harmonieusement une vie sociale, une vie économique avec de modestes commerçants vendant des nourritures de tous les jours, avec, si possible, quelques artisans exerçant un métier plus ou moins « technique » ? Cette vérité des choses vécues équilibrerait l'univers trop irréel de la grande ville.

Cette réalité, le lecteur le remarquera, se montre à travers le caractère schématique de certains dessins présentés. La maison est vue comme une géométrie plane, l'Hôtel Ivoire comme un carré où sont insérées des multitudes de fenêtres carrées également, les lampadaires comme des points d'interrogation... Mais les enfants ne traduisent-ils pas ainsi une aptitude à l'abstraction qui peut paraître nouvelle en Afrique.

Jacques BINET

... du kenya

le théâtre à l'école en Afrique

Garry Fullerton, attaché régional d'information pour l'Unesco en Afrique, a eu, récemment, un entretien avec Joe de Graft, auteur dramatique et poète ghanéen qui a travaillé, de 1969 à cette année, à la Faculté de pédagogie de l'Université de Nairobi (Kenya) en tant qu'expert de l'Unesco, spécialiste du « théâtre moyen d'éducation ». Joe de Graft, qui est âgé de 50 ans, est l'un des fondateurs de l'Association des Enseignants d'anglais. Il a été membre des comités directeurs du Conseil des Arts et de la Corporation de l'industrie du film du Ghana. Deux de ses pièces ont été éditées en Angleterre par l'Oxford University Press : *Sons and Daughters* et *Through a Film darkly*. Ses *Poems from Ghana* sont publiés dans la collection « Messages » (Heinemann, Londres). Dans l'interview qui suit, Joe de Graft explique la tâche qu'il a accomplie à Nairobi.

Le théâtre conçu comme un moyen d'éducation est depuis longtemps au programme des institutions qui forment des enseignants dans les pays industrialisés, mais c'est la première fois, à ma connaissance, que cette technique pédagogique est appliquée dans un pays en voie de développement. Pourriez-vous nous expliquer sur quoi elle se fonde ?

Il s'agit de permettre à l'enfant de découvrir ses propres capacités et, en même temps, le monde qui l'entoure, en particulier le monde des êtres humains. De comprendre ce monde à travers les activités ludiques et l'expression dramatique. Tel est le principe fondamental.

Existe-t-il un rapport avec les activités dramatiques traditionnelles, les pièces de théâtre jouées par les écoliers dans les fêtes de fin d'année par exemple ?

Autrefois, on engageait l'écolier ou l'étudiant à se produire dans une œuvre dramatique toute faite. Il lui fallait apprendre le texte et le jeune acteur suivait les instructions du professeur qui assurait la mise en scène. Dans la nouvelle formule, l'enfant doit pouvoir **s'explorer** lui-même ; inventer ses intonations, ses mouvements, ses expressions ; il doit pouvoir improviser, utiliser les objets et les espaces qui l'entourent pour découvrir non seulement sa propre personnalité mais celle des autres enfants avec lesquels il travaille. Et il doit pouvoir tirer son inspiration de son propre milieu, du folklore, de l'histoire, des situations de la vie courante, etc.

Cela signifie-t-il que vous n'utilisez pas de textes écrits dans cette nouvelle méthode, ou bien les élèves créent-ils leurs propres textes ?

On commence à partir d'une idée venue des élèves eux-mêmes. Cette idée peut provenir d'une histoire qu'ils ont entendue ou de quelque chose qu'ils ont observé autour d'eux. L'idée se développe et devient une histoire au cours d'une sorte de discussion où les enfants miment souvent ce qu'ils ont à dire. Une pièce peut en sortir. A ce stade, si les enfants sont intéressés, ils peuvent se mettre à écrire la pièce, à la créer eux-mêmes à partir de zéro.

Bien entendu, la possibilité d'utiliser une pièce déjà existante n'est pas exclue. Un enseignant imaginatif peut s'en servir comme d'une base

de discussion pour initier les enfants à la structure dramatique, au jeu théâtral et à la mise en scène. C'est aussi un moyen de leur faire étudier les auteurs dramatiques et leur façon de manier les idées. Mais ce n'est pas là le point essentiel de notre entreprise. Le plus important c'est d'amener l'enfant à se connaître, à découvrir ses propres possibilités créatrices en même temps que celles des autres enfants de son âge.

Dans la mesure où vous utilisez des auteurs déjà représentés en Afrique, vous concentrez-vous sur la littérature africaine ou faites-vous aussi appel à des sources européennes ?

Nous utilisons également les sources européennes et les sources africaines. Le fonds littéraire africain, bien qu'il soit en train de s'enrichir, est relativement restreint quand on le compare au répertoire du théâtre occidental. Aussi n'hésitons-nous pas à faire appel à d'autres sources que les nôtres. Il est cependant très important de commencer à partir de ce que les enfants comprennent bien : une littérature qui se réfère à un environnement et à des communautés qui leur sont familiers. Mais nous devons aussi leur faire connaître un monde plus vaste. Il y a donc de bonnes raisons pour les initier à d'autres littératures. Mais, en principe, on tient à commencer avec du matériel africain, toutes les fois que l'on peut en disposer.

Une grande partie de la littérature africaine est à l'heure actuelle d'expression anglaise ou d'expression française, mais je crois qu'il existe une littérature en langue kiswahili et dans les langues de l'Afrique occidentale.

La langue **kiswahili** se révèle devoir être une langue importante. Elle est sans doute destinée à devenir la langue nationale de tous les pays d'Afrique orientale. Aussi bon nombre d'œuvres, et en particulier des ouvrages éducatifs, sont-ils publiés en kiswahili. Mais en dehors du

kiswahili en tant que *lingua franca* nous avons besoin de recourir à leurs langues maternelles car c'est en ces langues que s'expriment leur littérature et leurs traditions orales. Nous faisons faire à nos élèves des exercices qui les encouragent à employer leurs langues maternelles pour y puiser des histoires que leur ont raconté leurs aînés. Il en va de même pour les chansons et les légendes.

L'Unesco a établi tout un programme pour la promotion des langues africaines et le recueil des traditions orales. D'un point de vue pratique, comment vous y prenez-vous pour enseigner aux professeurs les techniques théâtrales ? Quel genre de cours leur offrez-vous ?

Actuellement, l'initiation au théâtre comme moyen d'éducation fait partie d'un cycle d'enseignement littéraire de trois ans. La première année est consacrée à la littérature générale. En deuxième année l'étudiant peut choisir soit de continuer à étudier la littérature, soit de s'orienter vers le théâtre comme moyen d'éducation. S'il choisit cette branche, il passe cette deuxième année à étudier ce que nous nommons l'art du théâtre. Ce programme comporte un certain nombre de disciplines. La première d'entre elles, c'est l'analyse des pièces de théâtre et leur interprétation. Les textes dramatiques sont étudiés du point de vue de leur structure, de leur style, de leurs personnages, des techniques employées par l'auteur et du point de vue linguistique. Ensuite, nous faisons connaître à nos étudiants l'art dramatique, c'est-à-dire tout ce qui concerne la diction, la pose de la voix, l'interprétation, le mouvement, la danse africaine, le mime, l'improvisation. Puis nous essayons de réunir tous ces éléments en amenant les étudiants à monter eux-mêmes les pièces.

Pendant la troisième année, nous abordons l'étude proprement dite du théâtre comme moyen d'éducation. Nous estimons que la formation déjà reçue par l'étudiant lui permettra de comprendre les pro-

blèmes qui se posent lorsqu'on doit travailler dans ce domaine avec des enfants.

L'utilisation de l'espace et de l'équipement est étudiée en même temps que les ressources du folklore, de la musique, des jeux, des danses et des arts graphiques. On apprend aux étudiants les techniques qui permettent de monter une pièce avec des enfants, à partir de leurs propres idées, de leurs propres ressources. On leur apprend aussi comment il faut juger les pièces créées par les enfants.

Ici, vous formez essentiellement des enseignants pour les écoles secondaires du Kenya. Le théâtre joue-t-il, en fait, un rôle important dans l'enseignement secondaire ?

Certes, il joue un rôle important, mais pas officiellement. Il existe au Kenya, depuis 12 ou 13 ans, un Festival du Théâtre organisé au niveau provincial et dont les meilleurs spectacles sont amenés à Nairobi, la capitale, et présentés au public. Le théâtre doit donc tenir une place de choix dans les activités des écoles secondaires si l'on veut que ce genre d'entreprise se poursuive. Mais dans la plupart des écoles, le théâtre ne fait pas véritablement partie des programmes et seuls s'en occupent les enseignants qui lui portent intérêt. Former des enseignants à cette discipline du théâtre comme moyen d'éducation, telle qu'elle est pratiquée dans cette faculté c'est peut-être aider à faire entrer l'art dramatique dans le programme scolaire officiel. Mais ce n'est pas encore chose faite.

Il semble que l'idée ait été critiquée, qu'on l'ait considérée comme un luxe pour un pays en voie de développement comme le Kenya, qui se trouve dans la nécessité de former en très peu de temps un grand nombre d'enseignants du second degré. Que répondriez-vous à cela ?

Ce genre d'attitudes, cette critique, me semblent provenir d'une conception assez limitée de ce que signifie le mot **éducation**. Le théâtre, comme vous le savez, est un art composite qui inclut la musique, la littérature, le chant, la danse, la peinture, le dessin de costumes, la communication par le langage. Personnellement, je ne vois pas de meilleure façon de faire de l'enfant un être complet, en harmonie avec sa communauté et sa culture.

(Extrait de « Informations Unesco », n° 663, 1974.)

... du tchad

les proverbes sara et la pédagogie du développement

Nous sommes tant habitués à l'environnement de la Société industrielle que nos catégories mentales ont tendance à ériger en normes efficaces les conditionnements qu'il produit. Ceci vaut en particulier dans l'univers du langage qui recouvre le cheminement des pensées animant nos projets, ordonnant notre Système d'attitudes. Nous reléguons alors dans le grenier des traditions dépassées d'autres modes d'expression, d'autres langages liés à d'autres systèmes d'attitudes. Et puisque le concept de Science est produit dans le droit fil de l'Occident moderniste, nous oublions que l'Occident fut, est encore parce qu'il conserve des civilisations terriennes, générateur de ces autres systèmes de ce qu'il faut appeler des visions du monde faisant prévaloir la sagesse sur la Science.

Les proverbes s'envolent de jour en jour de nos propos pour faire place aux slogans, le discours unilatéral de la publicité modèle la vie sociale, à contre courant des dialogues qui

peuplaient précédemment la vie quotidienne. Y a-t-il place encore pour le Proverbe dans la cité du Développement, dans la pédagogie des relations sociales qu'il appelle ? Ceci a fait l'objet de recherches fort limitées. Nous présentons quelques fragments d'une étude concernant les Proverbes Sara. Elle appellerait beaucoup d'approfondissements et de débats. Mais on peut penser qu'elle indique une direction d'études qu'il serait dangereux d'ignorer.

les proverbes dans les cultures africaines

Les proverbes constituent un mode d'expression littéraire universel des sociétés à tradition orale. On les trouve de l'Europe à l'Afrique, du Moyen-Orient à l'Asie. Ils sont l'expression d'une sagesse populaire liée à un inconscient collectif, qui se transmet de bouche à oreille au fil de l'histoire. Ce sont des raccourcis culturels, des concentrés de valeurs, qui ne peuvent être compris que par la connaissance vécue d'une culture donnée. Ce qui a été dit du proverbe africain est certainement valable de tous les proverbes : « L'expression est constamment recherchée, élégante, l'élégance se mesurant, dans toutes les langues négro-africaines à l'économie des moyens par le maximum de charge de signification » (1). L'universalité du proverbe semble, dans une large mesure, toucher jusqu'à son contenu. Des structures mentales proches et des valeurs comparables ont engendré dans des peuples très différents des expressions étonnamment semblables mais habillées de matériaux originaux. Ainsi le proverbe sara majingay (Tchad) « Si un serpent t'a déjà mordu et qu'un jour tu vois une corde traîner à terre, fuis » est l'équivalent du proverbe français « Chat échaudé craint l'eau froide ». On peut le rapprocher d'un autre proverbe français : « On ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu ». Les proverbes portent ainsi

sur la quasi-totalité des domaines de la vie. On peut écrire en proverbes le modèle socio-culturel d'une société.

Nous retiendrons particulièrement :

- la personne avec ses qualités, et ses défauts, avec la morale qu'elle devrait avoir ;
- la famille et la société, de l'éducation aux relations sociales ;
- l'économie de la vie quotidienne : travail, consommation, argent.

Les proverbes qui traduisent les observations, les préoccupations, et les valeurs convergentes des sociétés traditionnelles mettent cependant un accent différent sur les diverses valeurs selon les différentes cultures. Ainsi une recherche précédente au sein de la culture arabe nord africaine a montré une cinquantaine de proverbes arabes fatalistes, mais seulement trois anti-fatalistes. Il est probable que, dans le réservoir français de proverbes, nous aurions trouvé une plus forte proportion de proverbes volontaristes. Ainsi les spécificités des différentes cultures se mesurent par une analyse de contenu quantitative comparée d'échantillons de proverbes bien plus que par leur différence de nature.

Les proverbes illustrent bien les trois caractéristiques de la littérature africaine (cf. « Littérature africaine d'hier et de demain » p. 41-45) :

- La littérature africaine est une littérature de la participation favorisée par l'oralité. Il n'y a pas de séparation entre le diseur et le spectateur, ni entre l'inventeur et le diseur. Marguerite Taos Amrouche rappelle comment chaque jour naît un proverbe dans la bouche incisive et percutante du kabyle.
- C'est une littérature de l'émotion engendrée par la pulsation de la vie et la participation à ses forces. Elle réconcilie le réalisme et le sur-réalisme. Le proverbe, image de la vie quotidienne, dégage une émotion qui peut prendre la forme d'une motivation.
- Enfin la littérature répond toujours à une fonction. Elle est une force efficace. Pas d'art pour l'art, mais un art pour l'homme, en prise sur le groupe, ce qui a pour conséquence de permettre de poser de plein droit le problème du développement. Le proverbe nous situe directement dans la vie concrète. Il

nous faut considérer de près la fonction des proverbes.

Dans la société traditionnelle les proverbes ont une fonction très claire (1) : « Le proverbe émaille les propos et ce n'est pas tout à fait par hasard. Son usage répond à la nécessité d'indiquer des références à l'ordre du monde établi. — Si je dis et je pense, c'est non seulement parce que je le constate sur le vu d'une situation concrète, précise, mais aussi parce que la sagesse de mon clan l'a constaté mille fois avant moi et a fixé cette évidence dans un proverbe. »

« En appeler au proverbe, c'est ainsi proférer une certitude bien établie : je sais que je ne me trompe pas, comme le doute pourrait m'en venir à l'esprit si j'étais seul, livré à la seule interprétation de ce que je percevais, dans une rencontre nouvelle. Mes ancêtres ont vu cela avant moi, ils m'ont légué la clef qui me permet de comprendre. Je ne suis plus seul. Mon savoir est arc-bouté sur tout le savoir du clan et ce savoir du clan peut rendre compte de la totalité du monde. C'est pourquoi le proverbe est toujours péremptoire. Nous sommes toujours dans cet univers totalement intelligible exprimé par la tradition, et donc où l'on peut trouver réponse à tout. La série des proverbes est la série des réponses à tout. »

Nous allons maintenant étudier la façon d'articuler les problèmes du développement à la situation et à la fonction des proverbes dans les cultures africaines. Les proverbes ainsi perçus apparaîtront comme des instruments d'analyse et d'éducation au service du développement (2).

les proverbes comme instruments d'éducation au service du développement

Il faut distinguer l'utilisation pédagogique des proverbes traditionnels et la création de proverbes modernes dans un but éducatif.

(1) La ligne d'ensemble de ces recherches a été notamment explicitée dans l'ouvrage de R. Colin, « Littérature africaine d'hier et de demain », Paris, Éditions ADEC, 1965.

(1) Cf. R. Colin - op. Cit. p. 103-106.

(2) Nous ne pouvons reproduire ici, faute de place, la partie relative aux proverbes comme instrument d'analyse au service du développement.

L'utilisation des proverbes dans un but éducatif

Les proverbes fournissent tout d'abord un **langage** qu'on aurait tort de négliger. Enracinés dans la culture que tout enfant et tout homme acquièrent sans s'en apercevoir au cours de sa socialisation, les proverbes sont des notions déjà **comprises** par une population. Si on veut faire passer une idée exprimée par un proverbe, le langage du proverbe est le meilleur. Il suffit de la rappeler pour que la personne comprenne d'une façon vécue, pleine et directe la notion abstraite sous-jacente. En quelques mots, c'est tout un univers de sens qui est immédiatement compris. Et « les entreprises de développement ont besoin d'être portées par le courant des paroles humaines » comme le constate Roland Colin (cf. *Littérature africaine d'hier et de demain* - p. 147). Les proverbes offrent l'un des courants les plus vivants et les plus utiles à cette entreprise.

Mais les proverbes ne constituent pas seulement un langage déjà compris. C'est aussi un langage déjà **accepté**. Trésor inaliénable de la culture d'une ethnie, il ne peut être refusé car il est le corps et le sang même de cette ethnie. Refuser ses proverbes, c'est se nier soi-même. Le proverbe est un guide en qui on a confiance. « L'esprit a besoin pour cheminer sur toutes les routes nouvelles d'un cheval très sûr », déclare Roland Colin (op. cit. p. 126). Le proverbe est cette monture qui nous soutient et qui, si nous savons la commander, peut nous conduire sur les routes nouvelles du développement.

Faut-il encore dresser ce cheval sauvage pour le conduire où l'on veut au lieu d'aller dans la direction opposée... Comment y arriver ? Comment faire que cette série de proverbes, qui est la série des réponses traditionnelles à tout, devienne, non pas la série, mais une série de réponses modernes au plus grand nombre possible de situations et surtout un instrument de recherche dynamique de ces réponses ? Comment en somme chanter « avec les mots d'hier les promesses de demain » ? (R. Colin op. cit. p. 147). Pour prendre la route du développement les proverbes doivent fournir un moyen de façonner **l'image de l'homme du développement**. Il faut

pour cela d'abord définir « le nouveau visage possible de cet homme » du développement « et de la cité qu'il animera, de façon qu'il continue à se reconnaître dans le nouveau dessin » (Roland Colin op. cit. p. 125).

Cette tâche n'est pas aisée mais il est nécessaire de l'entreprendre car toute éducation n'est pas seulement une technique mais une finalité, un projet humain à construire. Ce projet humain du développement doit être élaboré dialectiquement entre une recherche pure et la connaissance d'une culture et d'une situation concrète, entre la réflexion, la volonté et l'action, par un travail convergent d'experts en sciences humaines, étrangers ou indigènes, et par la population elle-même qui est la première concernée et qui doit pouvoir élaborer petit à petit son idéal d'humanité.

Une fois cette image esquissée, comme hypothèse d'orientation, et en même temps qu'elle se précise, « on pourra, patiemment, dans les cases de ce nouvel humanisme, ranger la part des proverbes qui ne contredira pas la nouvelle entreprise. Et l'on découvrira qu'elle est sensiblement plus large qu'on pouvait imaginer. On sera en mesure de recréer ainsi une symbolique du développement, à laquelle les hommes trouveront la saveur des nourritures familières et qui leur permettra d'adhérer, de participer et non plus seulement de suivre d'énigmatiques bergers ». Roland Colin propose donc dans ces lignes (p. 125-126) de faire une **sélection** de proverbes, en fonction du nouvel **humanisme** à atteindre, de séparer le bon grain de l'ivraie. Les proverbes qui iront dans le sens du progrès voulu seront utilisés. Mais d'autres proverbes iront à contre-courant, ne serait-ce qu'en raison du principe de contradiction que nous avons déjà noté dans tous les ensembles de proverbes existants et qui vient de la nécessité de répondre à tout, et donc à son contraire. Dans le lot des proverbes, il y a à boire et à manger. Encore ne faut-il ingurgiter que ce qui est digestible.

En admettant que cette sélection soit techniquement réalisable, ce qui pose forcément un problème d'interprétation que nous envisagerons dans un instant, il demeure une difficulté pour son utilisation. De quel droit peut-on imposer, par

exemple au paysan, telle idée grâce à tel proverbe alors qu'il pourrait souvent détruire notre argumentation par un proverbe opposé ? Avec quelle efficacité peut-on donc baser une pédagogie sur les proverbes ? L'utilisation des proverbes est une arme à double tranchant. Comment s'assurer que cette arme ne se retournera pas contre le progrès nécessaire et voulu ? Comment éviter que cet enracinement dans la tradition ne soit un retour réactionnaire à la tradition ? Telle est la critique fondamentale que l'on peut faire à notre projet et à laquelle il faut essayer de répondre avant d'aller plus loin.

Il faut d'abord reconnaître le risque. Mais n'est-il pas lié à toute entreprise éducative. Eduquer, c'est réveiller. Mais une fois réveillé, l'âne peut aussi bien ruer que travailler, aller à droite ou aller à gauche. Eduquer c'est réveiller aussi bien l'ange que le diable qu'il y a en nous. Ce supplément d'âme qu'exige l'accroissement de nos connaissances prend sa source ailleurs. Nous acceptons donc la critique et nous en assumons les risques et les inconvénients. Mais ce danger n'est pas inhérent seulement à notre méthode d'éducation. Il est inhérent à l'éducation elle-même.

Dans le cas précis de notre projet éducatif, ce risque est ensuite exagéré.

Des proverbes opposés existent certes, mais avec une dissymétrie fondamentale, caractéristique d'une culture donnée (mesurée par l'indice d'orientation). Or les proverbes que l'on utilisera pour la compréhension de ce nouvel humanisme du développement seront dans la grande majorité des cas du côté des plus forts, des plus nombreux. En effet, ce nouvel humanisme pour avoir des chances d'être greffé sur le tronc culturel de la société devra être proche de l'humanisme traditionnel. Il devra suivre sa ligne de plus grande pente sauf contre-indications précises. Il s'efforcera le plus souvent de faire vivre et d'actualiser les valeurs qui existent dans le patrimoine culturel de l'ethnie plutôt que d'en créer de nouvelles. A la limite, et d'une façon caricaturale, si l'interlocuteur oppose un proverbe à celui que nous proposons, on peut lui en opposer un autre à notre tour et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement

des munitions de l'un des camps. Et on sait dans quel camp se trouvent les plus souvent les munitions !...

Mais dans le cas où l'on veut mettre en avant une valeur mineure, existante mais négligée, de la culture traditionnelle, cet argument n'est plus valable. Il faut alors que dans la praxis et la situation actuelle, la population reconnaisse le bien-fondé et l'efficacité de sa valeur endormie. Elle reconnaîtra facilement une valeur qui lui appartient déjà, mais qu'elle a négligée, si les nouvelles conditions socio-économiques créées par une dynamique du développement permettent à cette valeur de s'actualiser en leur offrant un attrait idéologique et des avantages matériels. C'est la cohérence entre la pensée et la réalité, entre ce que l'on prêche et ce que l'on fait qui permettra un retournement facile de l'orientation de la valeur considérée.

Les proverbes compris, acceptés et sélectionnés doivent encore être **interprétés**, c'est-à-dire appliqués aux situations concrètes du moment et du public auquel on s'adresse.

Nous pouvons essayer de classer les **principes d'interprétation** que nous avons utilisés. Nous n'avons sans doute pas exploité toutes les possibilités. Nous illustrerons chaque cas d'un exemple puisé parmi les proverbes saras.

Interprétation des proverbes illustrant des valeurs favorables au nouvel humanisme à promouvoir.

- Abstraction pour en déduire un principe général aux multiples applications.

Ex. : « Le singe qui dort ne mangera pas de haricots ».

Ce proverbe illustre la situation du singe qui, s'il se réveille trop tard, risque de trouver le propriétaire dans le champ de haricots où il a l'habitude d'aller se rassasier, ce qui l'empêcherait de se nourrir.

L'interprétation générale de ce proverbe est donc : Pour survivre il ne faut pas être paresseux et se lever tôt.

- Application du proverbe à une situation traditionnelle ou à une situation concrète nouvellement créée par l'évolution économique et sociale.

Ce mode d'interprétation est de loin le plus courant. Nous nous limiterons cependant à deux exemples :

Ex. 1 : « Si les poules s'imitent, le poulailler sent mauvais ».

Ce proverbe sous-entend que l'imitation porte sur le fait de crotter dans le poulailler. L'interprétation dans une situation scolaire consiste à dire que le fait de copier sur l'ardoise de ses voisins ne fait qu'augmenter les risques d'erreurs parce qu'alors on n'essaye pas de réfléchir.

Ex. 2 : « Le crapaud n'abandonne pas son logis parce qu'il est sale ».

L'interprétation peut porter sur la situation de sous-développement du village par rapport à la ville ou par rapport à la France. Mais ce n'est pas parce que l'on vit moins bien au village qu'on doit l'abandonner. Ce serait une solution lâche que même le crapaud n'adopte pas. Au contraire, on ne se sauvera qu'en sortant du village de sa saleté et de sa misère.

- Application du proverbe en ajoutant une nouvelle notion ou en étendant, de façon un peu abusive, son champ d'application.

On pourrait ainsi interpréter un proverbe sur le travail dans le sens « travail en productivité ».

On peut aussi appliquer au niveau du village un proverbe qui ne concerne au sens strict que la famille, comme par exemple : « On ne peut effacer le lien qui unit à son frère ».

Récupération des proverbes illustrant des valeurs défavorables au nouvel humanisme à promouvoir.

Il faut aussi songer à interpréter les proverbes qui semblent à première vue négatifs, ne serait-ce que pour neutraliser au maximum les effets nocifs qu'ils pourraient avoir. Mais on peut en plus essayer d'en tirer des éléments positifs. Il s'agit donc d'une entreprise de récupération dans laquelle l'imagination peut se donner libre cours. Voici des illustrations de quelques-unes des techniques que nous avons utilisées.

- Un proverbe peut être récupéré dans une situation particulière ou en étendant son champ d'application. Ainsi le proverbe : « Il n'y a que le propriétaire du tamarinier qui puisse en faire tomber les fruits ». Ce proverbe, poussé à fond, pourrait

être un obstacle au développement communautaire et peut être récupéré en étendant la notion de propriété au niveau du village au lieu de celui de l'individu.

- On peut récupérer un proverbe par effet de complémentarité par rapport à un autre proverbe ou par rapport à une affirmation. L'utilisation de ce proverbe permet alors de lui reconnaître une certaine valeur en introduisant des nuances, et de le désamorcer par cette interprétation minimaliste et dans l'ombre.

« Avoir désobéi a tué Sou ». Ce proverbe, issu d'un conte où le personnage mythique Sou meurt d'avoir désobéi, prône une obéissance stérilisante pour l'éducation comme pour le développement. On peut l'interpréter en partant d'un commentaire des dangers de la désobéissance dans certaines conditions tout en incitant en même temps à la réflexion et à la prise de responsabilité personnelle.

- Un proverbe peut encore être retourné par l'utilisation de l'ironie. Il prend alors une signification opposée à ce qu'il dit textuellement. Ainsi le proverbe « La main fait, l'œil critique » paraît neutre et donner autant d'importance à la critique qu'à l'action. Il peut être retourné en « Agir au lieu de critiquer » s'il est dit sur un ton ironique.

- Un proverbe peut être neutralisé en montrant qu'il ne s'applique pas dans une situation où on songerait à l'appliquer. Ainsi, « Deux grandes poteries ne peuvent pas se superposer » est naturellement interprété comme « Deux grosses légumes ne peuvent vivre ensemble car chacune voudrait commander à l'autre ». A cela, on peut rétorquer qu'il n'y a pas de grandes poteries dans un village et que tout le monde doit collaborer.

- Un proverbe négatif peut être entièrement retourné en l'utilisant par opposition, en donnant un exemple a contrario. Ainsi le proverbe : « Le cabri qui n'est pas attaché dans l'enclos cassera la corde de celui qui est attaché » illustre le mauvais exemple. On peut en déduire à l'opposé qu'il faut donner le bon exemple car le bon exemple est entraînant.

- Enfin un proverbe négatif peut être ressenti comme négatif dans une situation où il est condamné par

tous. Il peut aider à faire condamner cette situation. Prenons ce proverbe « Le fagot rapporté par la femme deviendra la chicotte avec laquelle on la frappera ». (La chicotte est une sorte de martinet). Ce proverbe peut être étendu à tous les cas d'exploitation de l'homme par l'homme où l'exploiteur se sert des instruments mêmes que l'exploité lui donne pour les retourner contre lui (le travail salarié, base du profit et de la paupérisation, l'autorité reconnue, base de la dictature exercée, etc.). Cette situation ainsi expliquée avec l'aide du proverbe, peut être unanimement réprochée et entraîner une révolte au lieu d'être un simple fait constaté et que l'on accepte par fatalisme.

Les principes d'interprétation que nous avons ainsi un peu élucidés peuvent s'appliquer à de nombreux domaines. Nous avons fait porter notre effort d'incarnation de cette **interprétation dans deux situations pédagogiques concrètes** : celle de l'enseignement primaire et celle de l'animation rurale, fondamentales dans un pays en voie de développement.

Donnons quelques exemples significatifs d'application que nous avons ainsi pu réaliser parmi un très grand nombre.

Dans l'enseignement primaire, l'instituteur peut utiliser le proverbe « Même le sot ne fait pas de charbon de bois pour rien », pour expliquer la raison d'être d'une activité en apparence inutile. Ainsi, apprendre le français ou telle autre matière est utile pour ceci ou pour cela. Ce proverbe permet de motiver le travail d'un écolier en lui en faisant voir la finalité.

De même l'instituteur peut suggérer l'argument suivant à l'élève dont les parents troublent la régularité des études en les envoyant trop souvent travailler dans les champs : « Elève ton enfant, il t'aidera à son tour ». L'enfant qui dirait ceci à son père reviendrait à lui signifier « Si tu ne m'envoies pas à l'école, je ne pourrai rien faire pour toi plus tard ». L'instituteur peut lui-même dire ce proverbe aux parents d'élèves.

Dans des **stages d'animation rurale**, on peut dire « Si le buffle se lave deux fois dans la même mare il deviendra blanc ». La signification de ce proverbe, énigmatique pour nous, est évidente dans la culture africaine. Il suffit de savoir que la

première fois que le buffle va dans la mare, l'eau se trouble mais il peut encore ressortir propre. Mais si le buffle revient dans l'eau une nouvelle fois, il est alors recouvert de boue qui, en séchant, devient blanche. La moralité est donc qu'il ne faut faire certaines choses qu'une fois sans en abuser. On peut interpréter ce proverbe ainsi : « Il ne faut pas mettre trop d'engrais sinon on brûle le coton ».

Donnons un dernier exemple extrêmement riche dont nous indiquons seulement les voies d'interprétation : « Si tu donnes de la semence à la terre, elle ne l'avalera pas sans t'en redonner ». A partir de là, on peut parler de la nécessité de semer et donc de travailler pour manger, du rôle du détour de production, de l'effet multiplicateur, du sens de l'investissement, de la productivité du travail agricole, de l'intérêt de semences sélectionnées, de la période favorable aux semailles, etc.

Les utilisations éducatives des proverbes peuvent aussi être classées selon la **voie de communication** qu'ils empruntent. Ce sont d'une part les moyens de communication de masse :

— radio-télévision, comme dans l'émission « Demain, les jeunes » à la radio-diffusion marocaine où chaque semaine un proverbe était cité et commenté ;

— journaux. Ainsi El Moujahid (Algérie) publie souvent des proverbes ou des pensées, principalement dans la page des jeunes du jeudi ;

— panneaux publicitaires au bord des routes.

Mais la transmission peut, d'autre part, être faite directement à un groupe par une personne présente physiquement :

— un instituteur dans une classe ;

— un animateur dans un stage d'animation rurale ;

— un responsable de parti politique ou de syndicat à une réunion.

Ces deux voies ont chacune leurs avantages. La première est plus extensive, la seconde, plus efficace par rapport à l'auditeur. Elles peuvent être complémentaires, l'animateur reprenant et explicitant alors le proverbe que les moyens de communication de masse viennent de diffuser.

Création de nouveaux proverbes : du proverbe au slogan

On peut songer à ne pas se limiter à utiliser et interpréter les proverbes d'une culture. Si le besoin s'en fait sentir, pourquoi n'en créerait-on pas de directement adaptés à la situation actuelle.

L'idée est séduisante mais cette naissance récente du proverbe ne risque-t-elle pas de supprimer ses capacités mêmes et d'en détruire sa nature même. Peut-on parler de proverbe lorsque la pensée n'est pas connue et acceptée par toute une population ? Une vaste campagne de propagande est donc nécessaire pour faire connaître le nouveau proverbe à toute la population. Mais son autorité sera sans doute moindre que celle du proverbe connu traditionnellement et il sera plus ou moins accepté.

On passe ainsi du proverbe au slogan politique, comme le note Roland Colin : « A la différence du proverbe, le slogan est tourné vers l'avenir, le progrès, le monde nouveau à faire, et non pas le monde ancien à reproduire » (op. cit. p. 106). « Le slogan n'a pas la vie dure, il flamboie quelques jours, quelques mois, dans le meilleur cas quelques années... Le proverbe était conçu pour flotter identique à la surface des eaux, génération après génération » (p. 107). « Nous opposons le slogan, instrument de dynamisme et de croissance, au proverbe, outil d'approfondissement et d'intériorité. Est-ce dire que dans la cité du développement, il faut résolument bannir le proverbe et se rallier au slogan, au « mot d'ordre » mobilisateur ? Je ne le pense pas. C'est beaucoup plus un équilibre entre ces deux instruments de l'esprit qu'il faut réaliser, à l'image du nouveau monde à construire... » (op. cit. p. 125).

Les proverbes ont donc un bel avenir, que ce soit par un approfondissement de la culture traditionnelle, que ce soit par la création de nouvelles valeurs.

Michel BON
et Roland COLIN

(Extrait de « Les Proverbes Sara et la pédagogie du développement », dossier d'étude sur les fondements culturels d'une pédagogie pour la réforme de l'enseignement primaire et l'animation rurale dans la région du Mandoul en République du Tchad).